

The Devil's Herd

IL N' Y A PAS EU PREMEDITATION

Quand le photographe rencontre les détenus de la prison d' Arlon il n'est pas question d'exposition.
Elle n'est pas la finalité du projet.
Au contraire; le projet ne peut se déployer que dans l'intimité préservée : celle du photographe en demande, et celle des détenus qui vivent l'expérience comme un appel d'air.

Irruption du dehors, de l'inattendu sur le lieu même de l'enfermement.
Avec à la clef une vraie prise de risque de part et d'autre.

C'est donc un pur hasard qui fait croiser le projet avec la proposition qui lui est faite d'exposer 8 clichés dans un container.

Le container ; Espace clos aux dimensions quasi équivalentes à celles d'une cellule.
Le container ; Espace enfermant des objets qui font le tour de la terre.
Le container, la cellule, 8 photos de détenus qui nous interrogent sur le dedans et le dehors. L'ouvert et le fermé.

Ironie totale : le container est un lieu clos qui voyage, un parallélépipède hermétique à l'espace illimité des océans qu'il parcourt.

Le confinement de la cellule agit sur les hommes
Le confinement du container agit non pas sur les photos elles-mêmes mais sur notre regard.
Notre regard devient poreux à cette sensation de claustrophobie.
Malaise.

Ne cherchez pas. Ce malaise c'est la perception du temps qui devient palpable. Expérience physique du temps qui circule épais dans nos fibres nerveuses et sature nos sens.

Mais ne nous leurrions pas, ce temps n'est pas celui du détenu. Il est nôtre et reste à définir.
Le photographe nous attache au détail, le fragment d'un corps, un visage. Le gros plan ne fait pas de concession.

Ici le cadre ne délimite pas : il enferme.
Il n'y a pas d'échappatoire.
Pas la moindre amorce d'une histoire possible à laquelle se raccrocher.

Il n'y a rien à raconter juste à voir et assumer notre regard tout comme les détenus ont assumé leur décision de se faire photographe ou non.

Débrouillez-vous

Eric MOLODZOFF

IMBORDEMENTS

Barthes écrivait qu'à force de regarder, le photographe oublie souvent qu'il est lui-même regardé.
Notre époque souligne lourdement cette tendance à fabriquer des images de l'absence, aussi excessives que substituables. À l'inverse, la démarche de Laurent Antonelli travaille à poser un regard bienveillant sur des sujets dont la condition présente est rendue accessoire.

À son invitation, le détenu, enfermé dans les limites du cadre, l'interroge sur ce qu'il pense être ou croit pouvoir faire : suis-je un instrument ou un révélateur de son expression ? Une succession d'échanges verbaux dont l'image en est la récompense, et d'une certaine façon, le risque assumé d'une possession mutuelle : le regard touche et émeut, les mains saisissent et contraignent, le dos et la nuque s'offrent et supportent. L'exhibition des corps démultipliés et morcelés au rasoir, accidentellement frontaux, déborde des contours de l'image. Le dehors imaginaire est convoité parce qu'inaccessible.

En prison, surtout en prison, l'identité est donc une affaire de règles de vie et de tenue. Une manière de dignité qui se révèle par une apparence où se joue autant la fragilité qu'un idéal de domination masculine. Les muscles, les tatouages sont saisis comme des suppléments culturels, articulés autour des termes de force, de puissance et de courage.
Les photographies de Laurent Antonelli représentent un désordre ; à la fois, qui a conduit en prison, et que génère l'enfermement temporaire.

Résolument acteurs, les sujets incarnent quasi-consciemment ce conflit entre la quête d'un équilibre et la nécessité évidente d'un déséquilibre.
Lors des séances photographiques, ils semblent poser et se reposer de leur quotidien, un moment à la limite de l'infra-ordinaire. Se prêter au portrait revient à s'interroger sans réserve sur le temps présent.
Le sujet, tout à coup libéré de son appartenance traditionnelle au monde, revendique une identité forte. Celle de la conscience de la perception de son corps dans l'environnement, et aussi de son inquiétude à sentir sa force le déborder.

Paradoxalement, les photographies de Laurent Antonelli sont fondées sur l'idée d'imbordement. Une dominante de vide représenté par un non-fond blanc et profond sur lequel se colle une figure sans espoir de perspective (à lire en son sens premier d'absence de profondeur de champ).

Un (trop plein) d'air dont souffrent les détenus (l'intimité est si difficile à approcher en prison), mais qui fait la dure netteté des images.

Jean-François DIANA